

Documentaire : ce que filmer de près veut dire Films vus aux 8^{es} rencontres du documentaire

Gilles Marsolais

Number 126, March–April 2006

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/25487ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Marsolais, G. (2006). Review of [Documentaire : ce que filmer de près veut dire : films vus aux 8^{es} rencontres du documentaire]. *24 images*, (126), 57–57.

Documentaire : ce que filmer de près veut dire

par Gilles Marsolais

On ne le répétera jamais assez : ce qui distingue le cinéma documentaire du reportage propre à l'approche télévisuelle, ou même de l'enquête sur le terrain plus fouillée menée par des journalistes aguerris, c'est qu'il peut miser davantage sur ces notions précieuses que sont le temps et la durée, et qu'il peut se permettre de communiquer un *point de vue* sur les gens et le phénomène abordés au moyen d'une approche qui peut être éminemment subjective. Porteuse d'un regard, sa vérité documentaire témoigne aussi d'un véritable échange survenu entre le filmé et le filmé, voire d'un risque partagé avec lucidité de part et d'autre. À cet égard, s'il permet de débattre de ces distinctions entre les genres, *Sentenced to Marriage* de l'Israélienne Anat Zuria, désigné comme meilleur documentaire au Festival de films de Jérusalem (2004), vaut aussi et surtout pour son incroyable force de dénonciation d'une situation juridique et sociale proprement hallucinante. En Israël, il n'y a pas de séparation entre l'Église et l'État : c'est donc la loi orthodoxe juive, fondamentaliste et moyenâgeuse, qui gère les mariages et les divorces. Avec audace, la cinéaste a réussi à filmer, dans des conditions malaisées (justifiant le recours au micro et à la caméra cachés en certaines occasions), le fonctionnement révoltant des tribunaux rabbiniques ouvertement misogynes auxquels doivent se soumettre les femmes, croyantes ou non, qui désirent obtenir le divorce. En fait, ces tribunaux sont une caricature de la justice, scandaleuse, soumise aux caprices des maris et au parti pris des rabbins, qui transforme les démarches de celles-ci en un véritable calvaire qui peut durer jusqu'à cinq ans, assorti de contraintes pour elles et de licences pour leurs maris qui dépassent l'entendement ! Il faut entendre le rabbin de service éructer son mépris (ça donne froid dans le dos !) à l'endroit des demanderesse, dont l'une est fervente croyante de surcroît. Toutes finissent par exploser, par manifester publiquement leur détresse et leur



Dans *Shape of the Moon*, Leonard Retel Helmrich nous fait entrer avec grâce dans l'intimité d'une famille de Djakarta.

colère devant des cas d'injustice aussi flagrants. Manifestement, la cinéaste a su établir avec certaines d'entre elles des relations de confiance, et elle a disposé du temps requis pour ce faire et pour filmer leurs cas dans la durée. Hélas ! il n'est pas sûr que leur révolte aura un effet d'entraînement sur la société israélienne qui se targue pourtant de démocratie. Néanmoins, ce film sans concessions vient à point nommé nous rappeler que l'on aurait tort de laisser s'implanter ici des tribunaux religieux de plein exercice, et qu'il faudrait même abolir les tribunaux rabbiniques qui s'y trouvent déjà !

Bride Kidnapping in Kyrgyzstan de Petr Lom (Canada) parvient lui aussi à susciter un sentiment de révolte chez le spectateur, en levant le voile sur ce qui semble d'abord n'être qu'une coutume singulière, qu'une simple curiosité : l'enlèvement, plus ou moins symbolique, par l'homme, de la femme convoitée qu'il désire épouser. Mais, par quatre cas de figure, sont progressivement mis au jour les dessous véritables de cette coutume tribale qui tout compte fait n'est pas aussi anodine qu'il y paraît, comportant sa part de violence inadmissible, et qui subsiste toujours même si elle a été officiellement abolie depuis 1994. Petr Lom, dont c'est le premier film, est parvenu à établir un contact crédible de *proximité* à la fois avec les familles et avec les ravisseurs.

Sur un mode moins claustrophobe, dans *Shape of the Moon*, Leonard Retel Helmrich (Pays-Bas) suit de près la vie quotidienne d'une famille chrétienne de Djakarta, en Indonésie. Avec grâce, il nous fait entrer dans son intimité, nous faisant part des hauts et des bas de l'équilibre fragile établi entre la vieille mère, sa petite-fille et son fils velléitaire qui, sans conviction, finira par épouser une musulmane. Belle occasion surréaliste saisie au vol par le réalisateur pour suggérer un arrière-plan sociopolitique, moins idyllique, sur fond d'intégrisme. Assumant lui-même les rôles de caméraman et de preneur de son, au moyen de deux micros intégrés à la Bétacam SP, en plus de jouer le rôle d'agent intermédiaire auprès de cette famille qu'il connaissait déjà, Helmrich se trouvait dans la position contraire à celle d'un intervieweur réalisant un reportage pour la télévision. Point d'interviews ici, ni de recours à la voix off pour expliquer la situation qui s'expose d'elle-même par le regard et l'oreille de cet homme-orchestre talentueux qui a pu travailler dans le temps et sur la durée grâce à ce dispositif, comme en témoignent les 200 heures de pellicule accumulée avant l'étape du montage : un luxe qui refait surface grâce aux nouvelles technologies miniaturisées. Mort, le cinéma direct ?